



L'île des anamorphoses
version de Cédric Merland

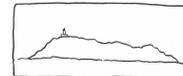
Patient 03

Julio n'avait vu âme qui vive depuis plusieurs jours. Cela faisait partie du protocole, avait dit le docteur Ramos. Il n'y avait alors plus que le silence et la froideur de la chambre où il s'était réveillé un matin. Même les infirmières n'entraient plus pour lui demander si tout allait bien, vérifier si la sonnette était toujours en état de marche ou bavarder quelques minutes avec lui, ce qui donnait invariablement une impression d'interrogatoire. Inutile de parler des femmes de ménage qu'il n'avait vu qu'une fois ou deux depuis son arrivée. Désormais, il trouvait ses repas sur le bureau. On le surveillait, Julio en avait la certitude. Dès qu'il s'endormait, quelqu'un entraît, déposait le plateau et repartait sans faire de bruit.

Un soir, quelques jours après son admission, Julio avait cru que ses cigarettes avaient disparu. Finalement, il les avait retrouvées dans la poche intérieure de sa veste. Sans doute s'était-il trompé et ne les avait-il jamais posées sur le bureau. Il avait eu un peu froid, avait enfilé sa veste et glissé machinalement le paquet de cigarettes dans la poche intérieure. C'était tout. Il avait tout de même pensé à Silvina, à la fois où il l'avait retrouvée à l'arrière du restaurant où ils avaient leurs habitudes. Elle s'était mise à pleurer, lui serrant si fort les mains qu'il en avait eu des marques pendant plusieurs heures.

Les premiers temps, il avait passé des heures à regarder le port et la vie du port, parfois traversée par la course des nuages qui venaient du large. La clinique devait se trouver non loin du sommet de la montagne qui dominait l'île. À cette époque-là, son frère lui rendait visite chaque jour. Lucas arrivait un peu avant midi, s'asseyait sur le bord du lit et lisait à voix haute le journal. Combler la gêne qui s'était installée entre eux les semaines qui avaient précédé la crise de Julio semblait être sa première préoccupation. Et puis, au bout d'un moment, il regardait sa montre et il faut que je te laisse, petit frère, tu sais ce que c'est, avec mes activités. Il faisait une dernière fois le tour de la pièce du regard. Julio savait qu'il passait ensuite voir le docteur Ramos, pour faire le point sur son état.

Lors de son ultime visite, Lucas avait évoqué une découverte que les scientifiques refusaient de valider malgré toutes les preuves tangibles qui avaient été constatées. Tu



comprends, cette invention peut s'avérer dangereuse. Et ce n'est pas un hasard si certains la qualifient de diabolique. D'autant plus que ce sont des gens de confiance, avec parmi eux des universitaires reconnus qui ont étudié en dehors de nos frontières. À Coïmbre, pour être précis. Mener le monde à sa perte, est-ce vraiment ce que l'on veut ? C'est ce dont nos autorités scientifiques et politiques nous préservent, Dieu merci. Tu dois en convenir, petit frère, le progrès montre ses limites, et ses limites justement, c'est la fin du monde. Julio n'avait rien dit, avait hoché la tête à plusieurs reprises. De quel danger et de quelle fin du monde parlait-il ? Pourquoi lui disait-il tout cela ? Il ne comprenait pas la fureur de son frère. Lucas avait suivi de longues études, surtout pour l'époque, mais il ne s'était jamais intéressé ni à la géographie ni à l'astronomie. Encore moins à la littérature. Julio avait pensé que depuis qu'il était devenu l'adjoint du directeur de la Grande Administration, tellement de choses avaient changé entre eux.

Plusieurs fois, Julio demanda des nouvelles de la famille, mais Lucas s'était avancé vers la fenêtre et avait changé de sujet de conversation. Il n'y avait rien à dire. Comme il n'y avait jamais rien eu à dire à propos de Julio. On le traitait comme un être fragile, et c'était tout. Déjà, enfant, la vieille femme du village, celle que l'on appelait pour les naissances et les enterrements, avait dit un jour, cet enfant que vous avez appelé Julio, c'est un enfant malsain, un enfant dangereux pour le village. Je vous le prédis. Il sera souvent malade jusqu'à l'âge de 16 ans, mais il guérira chaque fois. Et c'est ensuite qu'il deviendra dangereux. La vieille était morte quelques semaines plus tard, alors que Julio venait de guérir de la tuberculose. C'était la première fois que cela arrivait dans le village.

Au bout de quelques semaines, Lucas ne vint plus qu'un jour sur trois, puis une fois par semaine, et finalement Julio n'eut plus aucun contact avec l'extérieur tandis que le temps passait et que les médecins refusaient de considérer un quelconque progrès chez lui.

Patient 03 : sujet soumis à des bouffées délirantes – doit garder le calme – peut se montrer agressif. Le rapport du docteur Ramos était sans ambiguïté. Il faisait suite à l'entretien qui avait eu lieu le lendemain de son arrivée. On l'avait accompagné jusqu'à un bureau presque vide. Quelques dossiers étaient éparpillés à même le sol, dans un coin de la pièce. Une grande baie vitrée donnait sur le port, tout en bas. La rencontre n'avait duré que quelques minutes. Pour une simple prise de contact, avait dit le docteur



Ramos avant d'ajouter que c'était une chance pour Julio que son frère ait choisi cet établissement. Nous ferons tout pour que vous retrouviez calme et équilibre émotionnel, Julio. Il s'était étonné d'entendre ainsi son prénom. On avait laissé dans sa chambre un cahier et trois crayons. Pour que vous puissiez écrire vos rêves, avait souri le docteur Ramos. C'est très important que vous écriviez vos rêves. À moins que vous ne préféreriez les cauchemars, avait cru entendre Julio. Nous les lirons chaque matin. Nos théories sont formelles : vous retrouverez une innocence qui constitue la première étape de votre guérison. Une autre infirmière l'avait raccompagné jusqu'à sa chambre. Il n'avait rien dit de tout l'entretien. N'avait pas bien compris pourquoi il se trouvait là.

Dans les jours qui suivirent, Julio ne trouva rien à écrire. Il ne se souvenait d'aucun rêve. Rapidement, il avait pris l'habitude de se réveiller une heure avant le lever du jour, buvait un café sans sucre et fumait quelques cigarettes – il y avait encore droit au début. Puis il s'installait au petit bureau blanc qui faisait face à son lit, soucieux de satisfaire le médecin et ses étudiants. Mais les choses se révélaient floues, les décors trop incertains pour être exprimés avec des mots. Et puis, à force de concentration, les choses changèrent et il se mit à noircir des pages, des feuilles entières, sans être vraiment sûr que c'étaient bien ses rêves qu'il racontait. Ses textes pouvaient faire quelques lignes parfois, mais, la plupart du temps, c'était une dizaine de pages qu'il écrivait. Les infirmières passaient alors relever les documents, comme elles les appelaient. Comme on relève les niveaux de pluviométrie chaque matin, dans une contrée menacée par la sécheresse. Aucun résultat ne lui était communiqué.

Un matin, une infirmière frappa à sa porte. Il était attendu. Depuis combien de temps n'était-il pas sorti de sa chambre ? Pour la première fois, il eut l'impression que le temps s'était distendu. Il lui fallut un moment pour s'habituer au nouvel espace qui s'ouvrait à lui. Il eut beau fouiller dans sa mémoire, il ne se souvenait pas de ce couloir d'une cinquantaine de mètres qui se terminait par une porte sur laquelle on avait écrit à la hâte « Dr Ramos ». L'infirmière qui l'accompagna cette fois-là faisait de petits pas et se retournait fréquemment vers lui, avec toujours le même sourire, où se mêlaient inquiétude et obséquiosité. Dans d'autres circonstances bien sûr, dans un restaurant ou un café, il aurait été tenté de chercher à la séduire. Peut-être lui aurait-il proposé de le rejoindre dans l'amphithéâtre juste à côté de chez lui. On y donnait chaque soir des concerts et c'était encore l'un des rares endroits où l'on pouvait danser le tango sans



être inquiété par les autorités. Il ne put s'empêcher de fixer sa chevelure brune qui oscillait à chacun de ses pas et se mit à détailler son visage chaque fois qu'elle se retournait. Quelques secondes à chaque fois. Ses yeux, son nez, ses lèvres et ses dents puis son menton. Ils arrivèrent alors au bout du couloir et Julio pensa que plus tard, quand il sera sorti de cet hôpital, il essaiera de la revoir. Il lut son prénom sur sa blouse – Silvina. Pourtant, il était persuadé de l'avoir vue la veille, mais un autre prénom était inscrit sur sa blouse immaculée.

Julio avait connu une autre femme qui portait ce prénom. C'est même par elle que tout avait commencé. La dernière fois qu'il l'avait vue, elle lui avait dit qu'elle quittait l'île. Trop de choses l'oppressaient. Elle avait même l'impression d'avoir été suivie pendant plusieurs jours. Julio ne l'avait pas crue. Il avait souri sans oser la contredire et s'était dit que cela ferait une bonne fiction, un roman peut-être. Ce serait l'histoire d'un mariage forcé avec un membre de la famille du maire du village. Julio écrivit les premières pages. Bien sûr, il avait changé les noms des protagonistes, les lieux. Et puis, quelques heures plus tard, il avait constaté que quelqu'un était entré chez lui. On avait fouillé son appartement, même si rien n'avait disparu et il avait repensé aux dernières paroles de son amie.

Quand son frère était passé en fin de journée, il n'avait pas voulu céder à la panique, lui en avait tout de même parlé. La réponse de Lucas avait été un grand éclat de rire. Il se faisait des idées. Tu es fatigué, petit frère, il avait commencé. Tu devrais oublier un peu ton travail. Sans parler de tes fréquentations, dont j'ai entendu parler. Je connais un endroit où tu pourras te reposer, une clinique vraiment bien, pour les gens comme toi. Julio s'était étonné de la réaction de son frère, avait voulu lui demander ce qu'il entendait par « des gens comme toi », mais Lucas avait ajouté si tu veux dès demain je les appelle, et tu verras, ils seront à ton écoute, ce sont vraiment des gens de confiance. Le soir même, un peu après le repas, il avait fait un malaise, avec cette impression que les choses devenaient confuses autour de lui. Silvina était face à lui, elle n'avait pas quitté l'île. L'instant d'après elle était entrée dans sa chambre et avait disparu mais il avait continué à entendre son rire comme si elle était à côté de lui. Il avait même senti la fraîcheur de sa peau contre son corps alors qu'elle n'était plus là. Lucas était arrivé à ce moment-là et il s'était retrouvé une première fois devant le docteur Ramos dont le visage lui disait vaguement quelque chose. Comme s'il l'avait déjà vu quelque part,



comme s'il ressemblait à la description que Silvina avait faite de l'homme qui l'avait suivie toute une journée.

L'infirmière se comporta comme si elle ne le connaissait pas. La première fois qu'il l'avait vue, il ne s'était pas aperçu de la ressemblance, mais plus les jours passaient et plus il avait l'impression que c'était elle, même coupe de cheveux, mêmes intonations dans la voix quand elle lui demandait si tout allait bien, même parfum aussi. Pourtant, Silvina lui avait dit qu'elle quittait l'île, il l'avait vue sur le port, et quand elle s'était retournée juste avant d'embarquer, elle lui avait fait un signe de la main. Il y avait souvent pensé depuis.

Elle lui sourit. La porte du cabinet s'ouvrit. Ce n'est pas ça du tout, Monsieur Casar. Le docteur Ramos se tenait debout, les mains crispées sur le rebord de son bureau. Julio vit que les jointures de ses doigts étaient livides. Vous n'avez pas compris ce que l'on vous a demandé. Vous n'y êtes pas, et je serais presque tenté de dire que vous le faites sciemment. Nous avons lu avec grande attention ce que vous avez écrit. Vos textes, comme on pourrait les qualifier. Ce n'est pas ça que nous voulons. Nous voulons vos rêves, Monsieur Casar. Vos rêves. Nous avons pourtant été clairs là-dessus. Et que proposez-vous à la place ? Des histoires. De petites histoires sans queue ni tête qui parlent de gens que personne ne connaît. Quelle absurdité ! Croyez bien que je regrette de vous dire cela, mais ce n'est pas ainsi que vous prendrez la voie de la guérison. Parce que vous devez commencer par reconnaître que vous êtes malade, Monsieur Casar. Vous devez en avoir conscience. Et c'est seulement en acceptant cela que votre état pourra s'arranger. Comprenez-moi bien, vous devez nous faire confiance. Notre équipe est composée des plus grands spécialistes de ce mal dont vous souffrez, le mal du siècle, comme l'appellent nos excellents journaux nationaux. Les meilleurs, je vous assure. C'est pourquoi, nous avons décidé de passer à une nouvelle phase de notre protocole. Certes vous pouvez rester chez nous, mais nous allons en changer quelques dispositions. Pour vous aider à vous concentrer sur vous-même et oublier ces parasites qui vous fatiguent émotionnellement et nerveusement. Oubliez l'écriture de vos pauvres histoires, jeune homme. Désormais, c'est bien à cela que nous allons vous confronter. C'est pourquoi, à partir de cette minute, nous proscrivons toute visite, tout contact avec qui que ce soit. Bien sûr, quelqu'un viendra vous servir vos repas, mais vous ne le verrez pas. Il vous faudra vous isoler derrière le paravent que des infirmiers sont en

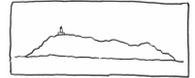


train d'installer dans votre chambre. Vous ferez alors face à un miroir et attendrez. Vous voyez qu'il n'y a rien de plus simple. Et puis, vous n'êtes pas en prison, que je sache. Vous savez, c'est pour votre bien que nous faisons tout cela. Et eu égard à l'amitié que j'ai vis-à-vis de votre frère aussi. Vous savez qu'ici tout le monde n'est pas logé à la même enseigne que vous. Il y a des gens qui souffrent bien plus que vous, Monsieur Casar. Réjouissez-vous, alors, réjouissez-vous de tous ces efforts que nous faisons pour votre bien-être. Mais, un dernier mot et je vous libère, nous ne souhaitons pas que se reproduise cet incident malheureux, cette fâcheuse méprise qui vous a conduit à écrire des choses que nous ne souhaitons pas lire. Tenez-vous le pour dit.

Au moment où le médecin lui fit signe que la visite avait pris fin, une infirmière qu'il n'avait jamais vue entra et invita Julio à la suivre. Ils n'échangèrent pas un mot. Elle le raccompagna jusqu'à sa chambre, marchant d'un pas rapide et sec. Juste avant d'entrer, de nouveau il eut le réflexe de regarder le nom inscrit sur sa blouse. Elle s'appelait Silvina. Elle était blonde.

Julio eut la tentation de lui demander si c'était son vrai prénom. Que pouvait-elle répondre d'autre qu'un silence qui ne garantissait aucune vérité ? Il entra dans sa chambre. Le médecin chef avait dit vrai. Il y avait désormais un paravent qui cachait un quart de la pièce, juste à côté de la fenêtre et un grand miroir devant lequel il resta figé quelques instants. Puis, Julio se retourna, regarda son lit, le bureau et de nouveau le paravent. C'était à ça que se réduisait désormais son existence. Trois meubles et un miroir dans une pièce blanche au dernier étage d'une clinique qu'il n'avait jamais remarquée auparavant. Une nouvelle fois, l'image de Silvina lui apparut. Où était-elle désormais ? Avait-elle réussi à quitter l'île comme elle en avait le projet ? Julio se demanda si après tout elle n'avait pas renoncé.

Sans doute est-ce à partir de cette pensée que son état commença à se dégrader. On lui interdit alcool et cigarettes et il dut ensuite changer de chambre chaque jour. Tantôt, il avait vue sur le port, tantôt, c'était un mur blanc qui faisait face à sa fenêtre. Ils avaient même pris soin de disposer différemment le mobilier, d'une chambre à l'autre, même s'il retrouvait invariablement le lit, le bureau, un paravent et un miroir. Ses repères commencèrent à s'estomper. Il y eut aussi le ballet des infirmières, chaque jour différentes, qui venaient le trouver malgré les consignes du docteur Ramos. Peut-être avait-il mal compris, après tout. Peut-être n'était-ce qu'une menace que le docteur n'avait pas mise à exécution. Parfois, c'était une blonde qui s'appelait Carmen, Teresa



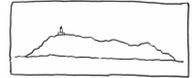
ou Dolores. D'autres fois, elles étaient brunes, mais portaient toujours le même prénom. Silvina. Toutes le regardaient comme un étranger alors même que cela faisait plusieurs semaines qu'il était dans cette clinique.

Sa nervosité augmenta encore quand on lui promit visites extérieures et lectures. Il prit cela pour un premier signe d'une guérison imminente. Mais chaque jour, l'infirmière feignait la surprise, non, ce n'est pas prévu, je vais consulter le docteur Ramos et on vous en dira plus demain. Le lendemain, une autre infirmière lui confirmait l'information en lui servant le café et les trois tartines auxquelles il avait droit. Puis la journée passait, et de nouveau le soir il se retrouvait face à un mur d'incompréhension, devant tout reprendre depuis le début.

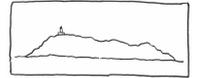
De jour en jour, son état s'aggrava. Il était blême, son regard était devenu vitreux. Désormais, ses vêtements – une simple tunique courte et un pantalon, l'uniforme réglementaire – étaient devenus trop larges. Plusieurs infirmières avaient souri les fois où il s'était levé et avait dû tenir son pantalon pour protéger toute pudeur. À aucun moment, il n'eut l'idée de réclamer une tenue à sa taille.

Qu'y avait-il d'autre à faire qu'attendre ? Attendre que la guérison vienne, comme l'avait dit le docteur Ramos. Attendre que tout redevienne comme avant, mais sans savoir comment s'y prendre. Il y avait eu le ton menaçant du médecin chef et Julio se dit qu'il ne savait pas exactement ce que l'on attendait de lui. Comment guérir, comment savoir qu'il était guéri à part en l'apprenant de la voix du médecin chef. Voilà où il en était lorsqu'il finit par s'endormir.

À son réveil, il faisait déjà nuit. Une infirmière était assise à côté de lui. Sa première pensée fut qu'il n'avait pourtant droit à aucune visite. Pour vous recentrer sur vous-même, avait insisté le médecin chef, la clé de votre guérison. On ne devait pas savoir qu'elle était là. Et pourtant, vous avez bien dormi, Monsieur ? Vous n'avez pas le droit. Il avait presque crié. Le docteur Ramos sait que je suis là : cela fait partie du protocole. Je suis Silvina et nous nous connaissons depuis l'enfance, Monsieur Casar, mais vous ne vous souvenez pas de moi, n'est-ce pas ? Elle sourit en disant ces mots. Vous avez entendu les mots du docteur Ramos. Vous devez vous recentrer sur vous-même. Seulement vous-même, dit-elle avant de se lever. Devant la porte, elle se tourna une dernière fois. Vous avez de quoi écrire. Mais il faut faire bien attention. Il faut faire bien attention, répéta-t-elle en sortant.



Julio se tourna sur le côté, face au mur. Alors, ça y était, il allait pouvoir. C'était sûr. Les changements de chambre avaient été nécessaires, mais cela avait fonctionné. Sans doute, oui. Il n'avait fallu que cela et déjà il se sentait mieux. Maintenant, une seule petite fenêtre et le ciel. Oui, c'était bien le ciel. La disposition des meubles était redevenue celle des premiers jours. Ce devait être une question de règlement intérieur. C'est bien, un règlement intérieur. Il en faut toujours un pour que les choses fonctionnent normalement. Les gens ont tort de vouloir enfreindre les règles. Quel manque de respect pour nos protecteurs, ceux qui pensent à nous et font tout pour que nous nous sentions bien. Julio se sent bien à présent, malgré le tremblement qui agite la partie gauche de son visage. Il a de quoi écrire. Et puis, il y a sur le bureau la photo d'une inconnue qui lui sourit. Il la trouve séduisante, avec sa mèche qui lui tombe sur les yeux. Quand il sera complètement guéri, quand le docteur Ramos autorisera sa sortie. Il la rencontrera, il en est certain. Ce doit être une infirmière qu'il n'a encore jamais vue. Elles sont tellement nombreuses. On est lundi. Lundi. Dans quelques heures. Le docteur Ramos va être fier de lui. Vous vous rendez compte, je suis guéri depuis lundi. Il va lui dire cela. Il le verra sourire. Il faudra remercier Lucas pour le choix de cette clinique. Vraiment. La jeune femme de la photo l'attendra devant l'entrée de la clinique. Elle ne portera pas son uniforme d'infirmière. Elle aura mis du rouge sur ses lèvres et elle sera plus séduisante encore. Se recentrer sur ses propres désirs, c'est bien cela. C'est pour cela qu'elle est venue dans sa chambre, s'est assise sur le bord de son lit, lui a passé la main dans les cheveux. Tout est tellement évident, à présent. Il faut qu'il le dise. L'écrive, à tout le moins. Il s'approche de son bureau et de l'unique feuille qui y est posée. Il sait qu'il n'a qu'une seule chance. C'est si simple désormais. Il va pouvoir écrire. Il s'empare du crayon. Il se met à rire. Très vite, on n'entend plus que son rire dans le silence de la chambre. Il ne se maîtrise plus. Il sait qu'il est seul désormais. Les autres n'existent plus. Qui est Silvina ? lit-il sur le mur qui lui fait face. Il n'a jamais connu personne portant ce prénom. Se recentrer sur ses désirs. Des larmes commencent à couler de ses yeux, mais cela le fait rire d'autant plus. C'est sûr, le médecin chef va le laisser sortir et il pourra rejoindre la vie en bas. Au port. Il s'assoit sur le tabouret détesté tant de fois. Il a l'impression d'être perché au dessus du vide. Il se met à rire de plus belle lorsqu'il constate que le paravent a disparu. C'est bien la preuve de sa guérison. Des spasmes secouent son bras gauche. Pourtant, il ne fait presque aucun effort pour tracer les premières lettres des premiers mots. C'est la fin de



son calvaire. Définitivement. La nausée a disparu elle aussi. Même s'il y a cette violente envie de boire. Sa bouche est tellement sèche. Il essaie d'avaler sa salive, mais l'opération ne réussit que deux ou trois fois. Il sent qu'il est sur le point de perdre connaissance alors la peur l'envahit. Non, pas maintenant. Il ne faut pas céder. À son corps. Il a encore plein de choses à faire. Écrire. Les mots que le médecin chef va lire quelques heures plus tard dans son bureau avec le sourire de celui qui se sait victorieux.

« Je m'appelle Julio Casar. Je ne suis pas celui que vous croyez. »